

HOLSBECK (VAN) (*Léon-Valentin-Henri-Marie*) (Bruxelles, 4.5.1868-à la Putuka, affluent du Biki, 19.3.1895). Fils d'Henri Van Holsbeek et de Mathilde Opdenbosch.

Maréchal des logis au 4^e lanciers, Van Holsbeek quittait Anvers pour le Congo le 6 février 1893, en compagnie de Baert et de Paul Lemarinel.

Désigné pour l'expédition du Nil, il arrive avec Bonvalet et Wterwulghé à Mundu, au moment où doivent être évacués nos postes du Nil. En conséquence, en janvier 1894, Baert lui fait rebrousser chemin vers Dungu, où il le commissionne pour la résidence générale de Semio. De Semio, Van Holsbeek est chargé d'aller fonder un poste chez Mopoie Bangezegino, au confluent Bangaro-Bomu. Mopoie voit dans l'établissement chez lui d'un Européen une garantie contre l'hostilité toujours possible de Semio et de Sassa. En même temps, un poste fondé à quelques pas de la résidence de Ndoruma est confié à Janssens (Gérard), lieutenant au 14^e de ligne. De son côté, Ndoruma y trouve un gage de sécurité contre les bandes nubienues et son oncle Yembio. Toujours sur le qui-vive quant à la possibilité d'une agression de ses voisins, Ndoruma ne vise qu'à augmenter son armement.

En décembre 1894, on reçoit avis à la résidence générale de Semio, qu'en vertu de la convention franco-congolaise du 14 août précédent, l'Etat Indépendant doit abandonner les territoires soudanais. En conséquence, on croit nécessaire, pour porter tout l'effort d'occupation au Sud du Bomu, de supprimer des postes tels que

Ndoruma, dont l'utilité immédiate n'a été que d'être éventuellement une base d'opérations vers le Bahr-el-Ghazal.

Van Holsbeek reçoit mission, avant que soit levé le poste de Mopoie, de porter à Janssens, à Ndoruma, l'ordre de se replier sur Semio.

En janvier 1895, Van Holsbeek, avec quelques soldats d'escorte, et aussi des porteurs que lui a fournis Mopoie pour aider à l'évacuation de Ndoruma, quitte sa résidence.

La veille du départ, Mopoie, songeant aux dangers que lui réserverait, peut-être, l'évacuation des postes du Haut Mbomu, et soupçonnant chez Ndoruma des intentions que l'histoire de ce dernier, mieux connue de lui que des Européens, semble justifier, dit à Van Holsbeek : « Je vous conseille de ne pas vous rendre en personne au poste de l'Uerre. Ndoruma ne cherche qu'à augmenter son armement. Pour y arriver, tous les moyens lui sembleront bons. Quand vous aurez quitté la station, il vous attaquera pour s'emparer de vos fusils et de vos munitions. »

Mais Van Holsbeek, qui a ordre de rejoindre Janssens, croit ne pouvoir en dif-

férer l'exécution et prend la route de Ndoruma. Il arrive donc à Ndoruma fin janvier 1895 et remet à Janssens l'ordre de lever la station. Jugeant que le nombre de porteurs fournis par Mopoie est insuffisant pour évacuer les munitions, les bagages, les marchandises, Janssens envoie un sergent noir au village de Ndoruma, pour inviter le chef à se rendre à la résidence. Il a évidemment l'intention de lui annoncer l'évacuation du poste et de lui demander un supplément de porteurs. D'après les indigènes interrogés en 1913 par Hutereau, le sergent s'acquitta en ces termes de sa mission :

« Le Capitaine t'appelle au poste; mais je te conseille de ne pas y aller, je crois qu'il veut se saisir de toi... »

A cette étrange communication, Ndoruma aurait répondu :

« Dis au Capitaine que je ne puis me rendre au poste, mais que je lui fais remettre les cinq pointes d'ivoire et les deux paniers de poules que voici. »

Le lendemain, le Capitaine renvoie à Ndoruma le même sergent, insistant pour que le chef se rende au poste européen. Le chef répond au sergent :

« Pourquoi m'y rendrais-je ? Tu m'as dit toi-même que si j'y allais, je serais arrêté. Je n'y vais donc pas. »

Le sergent ne rapporta à Janssens que les derniers mots de la réponse.

Deux jours se passèrent dans l'attente d'un revirement de la part de Ndoruma. Puis, Van Holsbeek se rendit en personne au village du chef. Il trouva les cases abandonnées. En même temps, le bruit se répandait dans la chefferie que Ndoruma, menacé par les Européens, avait quitté sa résidence. De toutes parts, les indigènes s'armaient et déjà se dirigeaient vers le village de leur chef. Au retour de Van Holsbeek, Janssens décida de détruire les marchandises et les bagages qu'il ne pouvait évacuer, faute de porteurs. Le lendemain, la garnison de Ndoruma prenait la route de Mopoie. Van Holsbeek marchait en tête avec ses hommes. Le gros des soldats suivait avec les porteurs, les femmes et les enfants. Janssens fermait la marche avec une partie de son propre contingent.

La caravane traversa l'Uerre, de rive sud à rive nord, en aval du sentier qui reliait la station à la résidence de Ndoruma. Arrivée au village Mozunga, l'avant-garde se heurta à quelques indigènes armés qui, aussitôt, se mirent à crier, lançant des appels dans toutes les directions.

Soudain, un coup de fusil partit du côté des indigènes : immédiatement, quelques décharges partirent de notre côté. La caravane poursuivit sa marche le long du sentier, tandis que les indigènes accouraient de plus en plus nombreux, hurlant, tirant des coups de feu, lançant javelots et trombaches.

Aussi, la marche se ralentit, devient une épouvante : soldats, porteurs, femmes tombent. On ne peut songer à les relever, à les emporter. On marche ainsi depuis une heure, et déjà la caravane a dû quitter la route de Mopoie : elle dévie vers le Nord, refoulée de ce côté par les assaillants. Tout à coup, un assaut plus fougueux s'abat sur la colonne, y fait une trouée. Janssens, à l'arrière, tombe, transpercé par une lance. Les porteurs, pris de panique, jettent leurs charges et bondissent dans la brousse. Les femmes et les enfants, éperdus, abandonnent le sentier. Tous ces malheureux tombent sous les coups des Azande. D'instinct, quelques soldats encore valides courent se rallier autour de Van Holsbeek. A l'arrière, Janssens, glissant sur le sentier, est achevé par les assaillants. La colonne étant coupée, Van Holsbeek ignore ce qui se passe à l'arrière. On marche, on tire depuis des heures, les munitions s'épuisent. Les Azande constatent que la résistance faiblit; de nouveaux assauts se succèdent. Pas un soldat qui ne soit blessé. Van Holsbeek, calme, d'un sang-froid qui en impose aux agresseurs, est toujours en tête. Les lances l'ont frôlé, les broussailles du chemin ont déchiqueté ses vêtements. Vers le soir, il arrive à la Putuka, affluent du Biki; là, « épuisé par de longues heures de combat sous un soleil de feu, n'ayant trouvé pour rafraîchir sa gorge desséchée que quelques feuilles et des herbes arrachées hâtivement le long du chemin, il s'adossa à un arbre, entouré des huit hommes qui lui restaient. A cet endroit, tous brûlèrent leurs dernières cartouches, et quand le dernier soldat ne fut plus qu'un cadavre, Van Holsbeek — immobilisé par une lance plantée dans la cuisse — avec son revolver d'ordonnance, abattit à ses pieds deux Azande qui s'élançaient sur lui. Alors, il appuya le canon de son arme contre sa tempe et se fit sauter la cervelle. Il tomba près des corps des huit braves noirs au centre d'un cercle de cadavres ennemis. »

Et, sur la foi des indigènes, Hutereau ajoute :

« La dépouille de Van Holsbeek fut portée à Ndoruma, qui lui donna une sépulture dans un coin de son village. »

En 1896, Chaltin, dans une expédition punitive contre Ndoruma, vengea le massacre de la colonne Janssens-Van Holsbeek.

21 août 1945.

P.-L. Lotar.

M. Coosemans.

Lotar, L., *Massacre de la colonne Janssens-Van Holsbeek*, Bull. de l'Assoc. des Vétérans col., mai 1932. — Lotar, L., *Grande Chronique de l'Uele*, Mémoires de l'Institut Royal Col. Belge, — Belgique coloniale, 1896, p. 533. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 191, 208. — Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, p. 212. — Hutereau, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, Bruxelles, Goemaere, 1912.